

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827
Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., Téléphone Main 406.
Engagée à la Poste de la Nouvelle-Orléans. Une centaine de lettres hebdomadaires sont classées conformément à l'acte du 3 Mars 1879.
En Lorraine et au Mississippi, \$2.50 par an
Pour les Etats-Unis, un an \$1.50
Par mois \$0.15

Mussolini sur les Reparations

Rome.—Au Conseil des ministres, M. Mussolini, parlant de la question de la Ruhr, a rappelé ses déclarations faites au Sénat le 8 juin, déclarations dans lesquelles il a fixé la position de l'Italie dans les quatre points suivants:

L'Allemagne peut et doit payer le chiffre qui, désormais, paraît universellement précisé et qui est bien loin des centaines de milliards dont on a parlé au lendemain de l'armistice.

L'Italie ne pourrait pas tolérer de déplacements ou de modifications d'ordre territorial qui pourraient conduire à une hégémonie politique, économique, militaire.

L'Italie est disposée à supporter sa quote-part de sacrifices, si cela devient nécessaire, en vue de la reconstruction économique de l'Europe.

Le gouvernement italien soutient aujourd'hui, plus que jamais, que le problème des réparations et celui des dettes interalliées européennes sont intimement connexes et dans un certain sens interdépendants.

M. Mussolini a ajouté que, quant au premier point, on a désormais convenu comme chiffre possible celui de 50 milliards qui figurait au memorandum du gouvernement italien.

Quant à une hégémonie territoriale, a poursuivi M. Mussolini, les déclarations de M. Poincaré confirment ce qu'il a dit: la politique ne vise pas cet objectif mais justifie l'occupation de la Ruhr comme prise de gage en raison des manquements de l'Allemagne.

Aucun fait nouveau ne s'est produit; le fait nouveau pouvait être une déclaration explicite de l'Angleterre d'annuler les dettes interalliées; de cette manière, les Alliés auraient pu soulager l'Allemagne dans la même proportion; ce pouvait être aussi une déclaration de l'Allemagne de renoncer à la résistance passive; les seuls faits nouveaux sont donc l'avènement du cabinet Stresemann et une sorte d'autonomie que la Belgique a assumée, par sa note à l'Angleterre.

Se résumant, M. Mussolini a déclaré: Que chaque puissance alliée, à désormais son attitude propre;

Que, cependant, chacune des puissances prend garde de ne pas pousser son point de vue jusqu'à une limite qui pourrait provoquer la rupture finale et irréparable de l'Entente;

Que la situation s'est légèrement améliorée;

Que la note belge se rapproche de la thèse italienne, comme le montrent les documents;

Que les possibilités de règlement sont légèrement augmentées, mais qu'il ne faut pas se faire d'illusion sur l'imminence de ce règlement.

Parlant ensuite de Fiume, M. Mussolini a dit que, considérant que les négociations de la commission paritaire n'aboutissent pas, il avait envoyé le 8 août une lettre de sollicitation et non pas un ultimatum.

Envisageant la situation intérieure, le président du Conseil a dit qu'on pouvait la considérer comme entièrement satisfaisante.

Tous les partis, y compris le parti fasciste, a déclaré M. Mussolini, sont en période mouvementée de révision, d'éclaircissement, et peut-être de transformation.

L'ordre du jour adopté par la C. G. T. comprend des affirmations pouvant être sympathiques à la grande majorité des Italiens. Finalement, on a prononcé les mots "grandeur des nations", qui paraissent bannis de la littérature socialiste.

Quant aux élections, elles ne sont pas proches; le pays n'aime pas des consultations trop fréquentes; il veut être laissé tranquille. Les masses travaillent, silencieuses, et contribuent efficacement, avec leur discipline, à la reconstruction des nations.

Le conseil a adopté à l'unanimité les déclarations du président, les mesures prises et celles à prendre selon le cours des événements.

LE CHANT DU COQ
Un des lecteurs de l'«Abeille» qui habite la campagne et qui s'intéresse tout particulièrement à l'élevage de la volaille, lui écrit:

«Vous n'ignorez pas combien le chant du coq, aux premiers heures du matin, vient interrompre désagréablement le sommeil; aussi, au grand soin de placer la perche sur laquelle dormaient les coqs tout en haut du poulailler, près du toit. Comme les coqs tendent toujours le cou pour chanter, quand ils sont près du toit, ils ne peuvent tendre le cou... et ne chantent pas. Vos lecteurs souriront peut-être, mais que leur en souvient-il d'essayer?»

Au Louvre

LES APPARTEMENTS PRIVES DE LOUIS XIV

Depuis que François Ier avait chargé Lescot de reconstruire le Louvre, la royauté itinérante, sans renoncer aux voyages de Fontainebleau ou de Saint-Germain, avait par longtempis résidé dans le vieux château rajouté. C'est là qu'en 1652, après sa victoire sur la Fronde, la cour s'installa. Au Palais Royal, séjour de la régence à ses débuts, Anne d'Autriche préféra le Louvre, mieux défendu par ses fossés et ses barrières: le château ne conservait-il pas encore, vers Saint-Germain-l'Auxerrois, l'entrée fortifiée de Philippe-Auguste et Charles V? Le long de la Seine et du côté des Tuileries, les ailes neuves avaient été bâties par Lescot et Lemercier; au nord, face aux Pères de l'Oratoire, les bâtiments étaient seulement commencés.

A l'angle sud-ouest de la cour, protégé par tous ces murs, par les jardins et par la Seine, se dressait le pavillon du Roi. Les appartements privés du souverain occupaient le premier étage. On y parvenait par l'escalier Henri II, qui, existe toujours, et par la salle des Gardes (salle Lacaze); celle-ci n'avait pas encore été vidée de son deuxième étage où venait de s'établir le cardinal Mazarin. Elle conduisait à l'antichambre du Roi (salle Henri II), dont le plafond a conservé ses grandes lignes. Un mur double, qui dissimule un passage intérieur, et un escalier à vis, montant à l'étage supérieur, séparent cette antichambre du pavillon du Roi.

Le pavillon, qu'occupe aujourd'hui la salle des Sept-Cheminées, n'avait pas encore été doublé vers la rivière par Claude Perrault. Il était donc moins profond qu'aujourd'hui. Il comportait un second étage et un attique qui ont disparu sous la Restauration comme la partie supérieure de la salle Lacaze et qu'habitèrent successivement Fouquet et Colbert. Que parallèlement à la Seine on divise en deux parties la salle des Sept-Cheminées et l'on aura à peu près la superficie ancienne du pavillon. Qu'on divise ensuite perpendiculairement cette superficie aux deux tiers de sa largeur et l'on aura la chambre de parade du Roi; et sa chambre à coucher, qui toutes deux étaient hautes d'environ vingt pieds.

Entre la chambre à coucher et les appartements de l'aile sud qui seront ceux de Marie-Thérèse, une petite pièce qui forme aujourd'hui un passage obscur vers le musée Charles X, était alors éclairée par une fenêtre sur la Seine et servait de petit cabinet au Roi. A l'opposé, la chambre de parade communiqait avec la petite galerie (galerie d'Apollon) par un couloir. Tels étaient les lieux qu'avaient habités Henri II, Charles IX, Henri III, ou était venu mourir Henri IV, ou Louis XIII avait attendu l'assassinat de Concini.

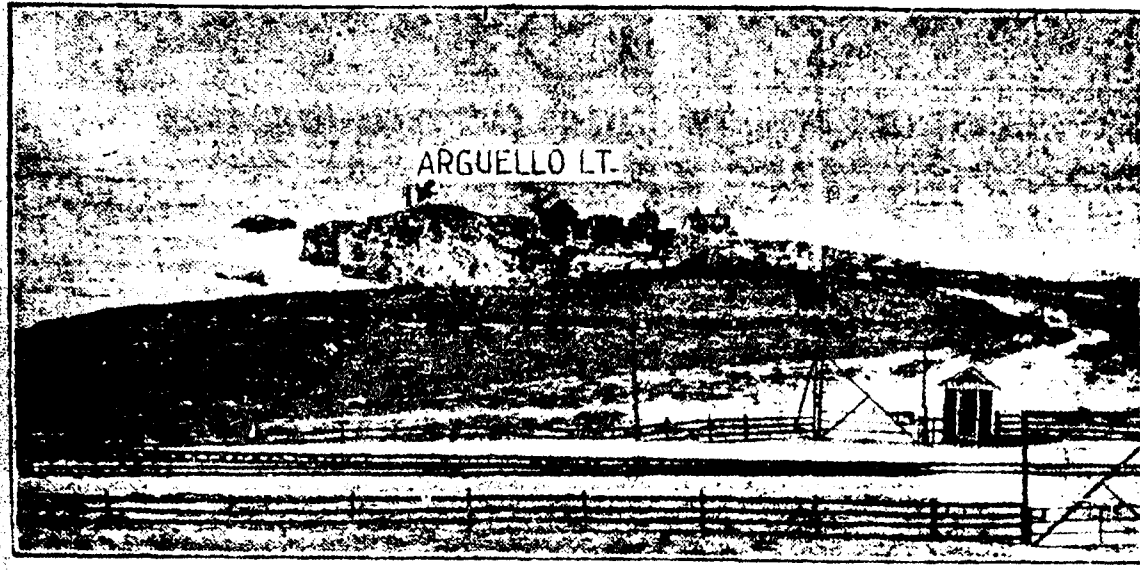
Pour le jeune Louis XIV, ces appartements furent restaurés. La Reine mère avait jugé peu confortable le vieux palais et avait chargé Lemercier, architecte du Louvre depuis 1624, d'aménager pour elle les appartements du rez-de-chaussée et de disposer des logements pour le cardinal, le maréchal de Villeroi, le duc d'Anville, le médecin Vallot, le comte de Nogent, capitaine de la porte et pour les autres officiers du Roi. Sa Majesté ne pouvait être plus mal accommodée que ses serviteurs.

La chambre de parade était ornée d'un plafond de bois sculpté dont Lescot avait, en 1555, donné les dessins et qui a été transporté par Perrier et Fontaine dans une des salles de la Colonnade (salle VI) où l'on peut toujours admirer ses trophées, ses guirlandes, ses rinceaux. Savaul a décoré la chambre de parade entre 1655 et 1660; il nous vante les sculptures qui garnissaient les portes, les ceintures, les chevaux marins domptés par Neptune, les colporteurs qui ont fourni à Choisy pour ses Mémoires l'occasion d'un récit sujet à caution. Ces portes, nous les reconstruisons dans la même salle de la Colonnade (l'une d'elles est moderne), mais elles ont dû subir une transformation à une époque postérieure au règne de Louis XIV: une gravure de Marot nous les montre surmontées d'un fronton arrondi et d'un trophée, tandis qu'aujourd'hui une sorte d'attique décoré de figures symboliques les domine. Peut-être ces parties sont-elles l'œuvre de Utinot et Magnier qui, en 1669, sculptèrent "trois placards de porte pour la grand-chambre du Roi".

Une vaste cheminée disparue complétait cet ensemble décoratif. Construite, si l'on juge d'après le style, vers 1655, elle était supportée par deux termes, décorée d'un aigle et d'une tête casquée que surmontait une Renommée. Les murs de cette chambre étaient ornés tantôt de tapisseries, comme celles des Actes des Apôtres, tantôt de velours et de soieries, que l'on changeait à chaque saison. En 1667, Gervaise et Gondier y exécutèrent des peintures, sans doute des arabesques sur les voiles.

La chambre à coucher du Roi était plus petite. Fort plongée, elle n'était éclairée directement que par une fenêtre. D'après Savaul on n'y entra qu'à tâtons en plein midi; l'obscurité d'autant plus fâcheuse qu'elle défigurait la plus belle chambre qui

ROCHERS DANGEREUX DANS LE PACIFIQUE



soit au monde. On venait d'y procéder à des travaux achevés en 1665. Les lambris avaient été entièrement dorés. Le plafond, comme beaucoup de plafonds, contemporains, est formé d'une coupole ovale, entourée d'esclaves sculptés par Girardon et par Legendre, d'enfants par Gilles Guerin. Ce dernier artiste décora aussi d'un bas-relief la cheminée du Roi et d'amours voletants le "pavillon" ou rideau de l'alcove. Plafond et alcove ont été transportés dans une pièce de la Colonnade. Il semble bien que l'alcove ne comportait pas alors de balustrade. Une description de 1665 est formelle sur ce point. A cette époque, le lit était de velours amarante, en broderie d'or fort relevée comme l'était la tapisserie de la chambre et des antichambres. Le lit "se dressait sur une estrade entourée d'un grand nombre de vases d'argent où l'on avait mis des tubéreuses." Des cabinets précieux meublaient la chambre.

Cet appartement sembla bientôt insuffisant au Roi. Sur le passage qui menait à la petite galerie de Van, qui venait de succéder à Emercier, construit en 1655 une pièce nouvelle, qui fut le grand cabinet du Roi (aujourd'hui salle des bijoux antiques) et dont le plafond reçut un tableau de Poussin, peint en 1641 pour le cardinal de Richelieu, le Temps qui enlève la Vérité. A la suite fut éditée la salle du dôme (rotonde de la galerie d'Apollon) dont Errard et Le Brun se disputèrent la décoration. Ce fut probablement à la même époque, entre 1655 et 1659, que Le Brun peignit le plafond du petit cabinet: il y montra le jeune Roi, assis dans un char que tiraient en plein ciel deux chevaux fougueux; une femme casquée couronne le souverain qui précède la Renommée, l'Abondance et la Gloire.

Tandis que les appartements d'Anne d'Autriche contenaient deux salles de bains luxueuses, ceux du Roi n'en possédaient aucune. Vallot, médecin de Louis XIV n'écrivait-il pas, en 1665, lors d'une maladie du souverain, que le Roi "ne s'est jamais vu accoutumer aux bains de la chambre qu'en cette seule occasion"?

LE BISON

Les bisons, communément appelés buffalos aux Etats-Unis, après avoir vécu en quantités innombrables dans toute l'Amérique du Nord, du Rio Grande au Grand Lac des Esclaves, de la côte de l'Atlantique aux Rocheuses, de milliers qu'ils étaient furent réduits en 150 années à quelques centaines seulement. En un mot, les bisons, à deux périodes différentes, vinrent bien près de la disparition totale. Ces deux périodes d'extermination vont de 1730 à 1830 d'abord, alors que les Indiens et les premiers colons tuaient les bisons en nombre pour en tirer leur seule subsistance et de 1830 à 1888, alors que le bison était massacré systématiquement, sans aucune nécessité.

Durant les dix dernières années de cette seconde période, les bisons furent abattus pour leur langue seulement. La peau et la chair ne servaient à rien; on ne prenait d'eux que la langue. Ces langues étaient vendues 25 cents chacune et les blancs encourageaient les Indiens à les collectionner; ils les payaient non pas en argent mais en eau-de-vie.

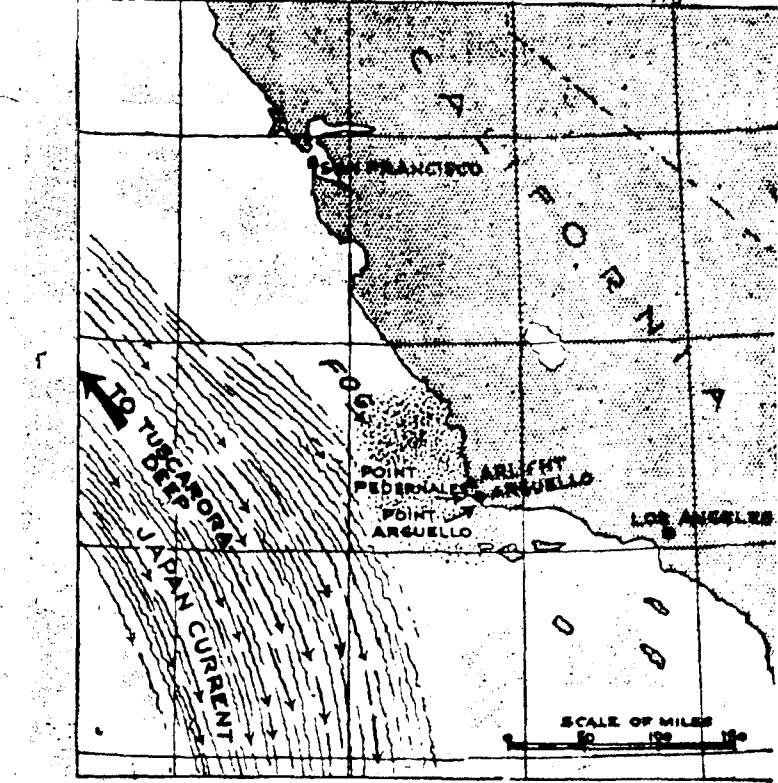
Ensuite, la chasse aux bisons devint à la mode et l'on tua ces magnifiques animaux qui font l'orgueil des forêts canadiennes pour le seul plaisir de tuer.

L'histoire du bison remonte à l'année 1521, alors que l'explorateur Cortez atteignait Anahuac. Montezuma avait une superbe ménagerie dans son palais, laquelle comptait un puissant bison.

FLOYD GIBBONS OFFICIER DE LA LEGION D'HONNEUR

Washington.—Le célèbre caricaturiste américain, Floyd Gibbons, correspondant à Paris du Chicago "Tribune" et du San Francisco "Chronicle", l'un des correspondants de guerre les plus connus vient d'être nommé Officier de la Légion d'Honneur par le Gouvernement Français.

Gibbons est en ce moment dans le Liberia et rentrera à Paris, prochainement.



La côte américaine a subi une grande perte la semaine dernière quand sept de nos plus beaux destroyers se sont échoués sur les rochers de La Honda, 75 milles au nord de Santa Barbara, Californie. Un brouillard épais a été la cause du désastre.

LA FRANCE EN SYRIE

Paris.—Le correspondant du "Times" à Beyrouth rend hommage à la fermeté dont le général Weygand a fait preuve et mentionne les bons résultats que le nouveau gouverneur a obtenus. Le général Weygand s'est appliqué surtout à rétablir la sécurité des communications en poursuivant les bandes de brigands qui se reformaient à l'aide de recrues venant de la Cilicie et des territoires à l'est de cette province, soldats turcs déserteurs et Kurdes. Grâce à une campagne bien menée, les brigands ont subi des pertes importantes: 36 tués, 31 blessés, 10 prisonniers, 47 chevaux et mules saisis et de plus, 30 soldats tués pris et relâchés après avoir été désarmés; on les a reconduits à la frontière. Le gouverneur a eu également vent d'un complot tramé par des émissaires turcs à Alep. Un cordon de troupes a cerné la ville, des arrestations ont été opérées; des perquisitions ont amené la saisie de papiers établissant la réalité du complot; les postes entourant la ville ont arrêté un camion automobile chargé d'armes.

UN NOUVEAU CABLE TRANS-ATLANTIQUE

On vient de poser à Far Rockaway, New York, l'extrémité américaine d'un nouveau câble qui sera, paraît-il, le plus grand et le plus rapide câble de haute mer existant à ce jour.

Un bateau câblé est également parti de Far Rockaway pour Canso, Nouvelle Ecosse, posant la section du câble Far Rockaway Canso d'une longueur d'environ 1,000 milles. Un autre navire câblé est en route pour Canso d'où il commencera la pose d'une section de 1,750 milles du nouveau câble allant de Canso aux îles Açores.

Aux Açores, la liaison sera faite avec des câbles venant de Londres par Waterville, Irlande, et, plus tard, en automne, une nouvelle section de 1,546 milles, déjà en voie de fabrication, sera immergée entre les Açores et Le Havre.

Il comporterait le plus gros conducteur de cuivre qui ait jamais été placé dans un câble sous-marin à longue distance et sa capacité de transmission dépasserait donc de beaucoup celle de tout autre câble de même longueur précédemment posé. Le conducteur de la section principale pèse 1,100 livres par mille marin contre 700 livres par mille marin pour les plus puissants câbles de haute mer employés jusqu'à présent.

LE RAPATRIEMENT DES TROUPES FRANCAISES

Le gouvernement vient de présenter les compagnies de navigation en vue du rapatriement des troupes françaises qui se trouvent actuellement à Constantinople et à Salonique, dont l'effectif est d'environ 10,000 hommes. Des paquebots des compagnies des Messageries maritimes, Paquet et Fréssinet, seront chargés de ce rapatriement, qui devra être terminé fin octobre.

OEUF FRAIS

A l'heure actuelle, on dispose de nombreux procédés pour éprouver l'état de fraîcheur des oeufs que nous destinons à notre alimentation.

Il y a aux marchés des spécialistes, dénommés "mireurs d'oeufs", dont le jugement est infallible. Par ailleurs, on emploie la radiographie qui permet de connaître "l'âge" d'un oeuf.

Comme tout le monde n'a pas la longue expérience du "mireur", et comme tout le monde n'a pas, non plus, à sa disposition l'outillage radiographique dont on munis certains grands entrepôts, on nous saura gré, sans doute, de l'explication d'un moyen fort simple, mais suffisant, de discerner l'état de fraîcheur des oeufs.

Il suffit, pour l'employer, d'un verre presque entièrement rempli d'eau. Plongez-y l'oeuf à examiner. Si cet oeuf est absolument frais, s'il est bien "l'oeuf du jour" promis par la crémère, cet oeuf descendra au fond du verre et y restera couché, c'est-à-dire dans une position horizontale.

Si l'oeuf est déjà vieux de deux à trois semaines, il reposera encore au fond du verre, appuyé sur la pointe, c'est-à-dire le gros bout en l'air. Sa position, pourtant, n'est pas absolument verticale: l'oeuf se tient incliné. Mais, plus la position se rapproche de la verticale, plus l'oeuf est vieux. Un oeuf de trois mois se tient absolument droit.

Un oeuf qui a plus de trois mois (et l'on vend dans le commerce des oeufs "de conserve" dont l'âge atteint parfois deux ans), un oeuf qui a plus de trois mois flotte au sommet de l'eau, la pointe tournée vers le bas.

L'explication de ce phénomène est fort simple: plus l'oeuf vieillit et plus son intérieur sèche. Un vide se produit alors sous la coquille et ce vide le fait flotter plus aisément.

TACHES D'ENCRE SUR LES TAPIS

D'un geste maladroit, vous avez renversé l'encrier sur le tapis. Que faire? Evidemment, le premier geste, c'est d'essayer de faire disparaître la tache. Et, pour cela, il y a plusieurs procédés:

Placer un vase sur la tache: elle disparaîtra instantanément; Enduire la tache de savon à barbe et raser le tapis à l'endroit saigné: la tache disparaîtra; les poils du tapis également;

Découper la tache avec des ciseaux, et faire le raccord au rouleau, à même le parquet.

Mais le mieux, quand on a renversé l'encrier sur le tapis c'est de continuer. Quand vous aurez renversé de l'encre noire, de l'encre bleue, de l'encre rouge, de l'encre violette et de l'encre verte, votre tapis aura tout à fait l'air d'un tapis moderne.

DECEPTION

Le juge.—Vous avez reçu un subpoena? Le témoin.—Oui, l'huisier m'a dit que c'était une lettre de ma blonde, et c'était un ordre de la cour.

Fleur Sanglante

Ils marchaient tous deux dans les allées déshabées du jardin, autrefois si beau. Elle et lui, Frédérique et Jacques, cousin et cousine, à demi épris, dans cette attitude d'hostilité éternelle qui précède les grands aveux. Les parents d'elle avaient choisi cette terre en Soissonnais, longtemps abandonnée devant l'occupation des Barbares, pour y recevoir le permissionnaire et pour y conclure des fiançailles depuis longtemps futures entre les jeunes gens. Frédérique était toujours hésitante; on ne sait quel scrupule vivait en elle, la faisait suspendre à la jeune fille qu'elle ne put anticiper sort avant celui de la patrie. Encore si l'engagement volontaire avait donné son sang pour la France, s'il avait été obtenu par un sacrifice celui qu'il lui demandait; à la jeune enthousiaste il ne suffisait pas d'un amoureux, il fallait que cet amoureux fût un héros et, malgré les luttes sanglantes auxquelles elle avait été initiée, rien en elle n'était venu montrer son courage ou son initiative.

Elle dit: —Depuis que nous sommes arrivés, hier au soir, je n'ai pu voir encore ce qu'ils ont fait de nos parents et de nos bois. Allons, veuillez?

Car ils se tutaient à cause de la parenté et cette intimité de langage était peut-être même un obstacle à une plus complète intimité de pensée.

Il la suivit. A chaque pas, ils s'arrêtaient, s'exclamaient d'indignation irritée. Des arbres coupés à ras barbaient le chemin, montrant au soleil le sang de leurs veines qui brillait en séchant, d'autres avaient reçu des coups de sabre de reîtres, trop pressés dans leur fuite pour achever leur

—Tiens, dit-il, Frédérique, tu avais en-s'avançant parmi ces cavités.

—C'est bien cela, disait-il, c'est bien l'esprit de ces gens-là. Ils ont retourné cette terre; ils y ont même peiné et pour rien, pour le seul plaisir d'abîmer. C'est bien du peuple qui a inventé ce mot, Schadenfreude, la joie de nuire.

Gentille, elle se pendait à son bras, disant: —Tu les hais comme moi?

Mais un brusque mouvement fait saut Jacques se dégage de la douce étreinte, pendant qu'il se mordait la lèvre.

—Qu'est-ce que tu as? Oh! tu ne les détestes pas comme moi. Moi, je donnerais mon sang pour les détruire.

Un peu boudeuse, sans rien ajouter, elle reprenait sa marche auprès du grand cousin. Silencieux maintenant, ils poursuivaient leurs recherches et s'enfonçaient dans le petit bois, où des troncs calcinés s'élevaient comme des squelettes de supplices, mais la généreuse nature avait déjà voulu panser les plaies que la méchanceté des hommes lui avait faites et de partout surgissaient des verdure, partout se balançaient des jeunes rameaux, partout s'entre-croisaient des viornes pour vitier et cacher la sauvagerie de l'ennemi. Ils s'avancèrent dans cette splendeur de renouvellement avec la sensation qu'ils rentraient sur la terre gauloise, qu'ils l'aimaient mieux pour la retrouver meurtrie, mais toujours patelle.

Soudain, tous deux ensemble, jetèrent un cri sourd. Ils étaient arrivés à l'extrémité du petit parc et devant eux s'étendait la terre marécageuse avec ses champs où des habitants s'évertuaient à remuer la terre pour la cultiver, où déjà des charnières creusaient le sol en vue des maisons latrines. Jacques dit: —Vois-tu, vois-tu? Ils avaient établi là une tranchée, ils l'avaient défendue avec leurs sarrasins barbares.

Elle s'écria: —Ah! quel miracle! Que c'est beau!

Le long des fils des roses grimpaient; leurs tiges s'accrochaient aux tuteurs homicides et, recroquevillées, vigoureuses, s'incrustaient dans l'archal, s'enroulaient dans les laibous, s'épanouissaient dans les nœuds du cuivre, s'épanouissaient dans cette barricade embaumée. Des trémières, des alées, des niels, avaient poussé là selon le hasard des graines et du vent. Mais une dominait toutes les autres et se dressait orgueilleuse, c'était la plus belle de toutes, la rose-France, teinte de ce rouge pâle et presque évanescence qui est comme le sang que perdrait une fleur.

—Oh! qu'elle est belle, celle-là. Elle se haussait sur ses petits pieds, tachait d'atteindre la plante symbolique, mais elle trébuchait et ses mains instinctives s'égarèrent vers la muraille bariolée qui formait cette haie de roses. Il saisit les doigts prêts à s'appuyer.

—Prends garde. Ce sont des fils garnis de piquants qui pourraient te blesser.

La cloche annonçant le repas sonna dans le lointain.

—C'est le déjeuner. Il faut rentrer. Nous serions grondés.

—Elle est bien belle, pourtant. Comme un enfant, Frédérique tendait encore le désir de sa main vers la pourpre légère. Il dit, la consolant de père à bébé.

—Tu l'auras. Mais ne nous fais-son: pas attendre. Et si l'entraînait vers la demeure. Pendant qu'on servait le café sur une table du jardin, Jacques avait disparu.

M. de Simieuse demanda: —Où est donc ton cousin?

Elle répondit, un peu dédaigneuse: —Il n'en a rien dit, mais je crois qu'il est allé faire une sieste. Il avait l'air très fatigué pendant le déjeuner.

Les parents s'écrièrent: —Tu n'es pas aimable avec lui. Il faudrait pourtant que tu te décides. Tes parents et nous mêmes désirons que vous soyez fiancés avant la fin de la guerre.

Elle secouait la tête, doucement tétu.

—La France d'abord, murmura-t-elle.

Ce mot fit renaître dans sa pensée le regret de la fleur inaccessible. Elle se leva.

—Je vais faire quelques pas. Le père et la mère, soucieux, la regardèrent s'éloigner.

Le petit bois s'ouvrait encore devant elle et la promesse de Jacques lui revint.

—Il est peut-être allé me la chercher, pensa-t-elle. Ça, ce serait gentil.

Un mouvement bleu se fit entre les branches, et l'uniforme du cousin apparut. Avant qu'il n'eût aperçu la jeune fille, celle-ci remarqua la contraction douloureuse de sa figure. Cette contraction s'effaça dès que les deux se rencontrèrent.

—Tiens, dit-il, Frédérique, tu avais envie de cette rose; la voilà.

—Oh! que tu es gentil! Mais soudain elle s'écria: —Il y a du sang sur cette fleur.

—Il y en a sur toutes les roses-France.

—Mes doigts sont tout rouges. Je suis sûr que tu t'es frotté à un de ces boutons.

—Ce n'est pas cela. En tendant le bras pour cueillir cette rose, ma blessure s'est ouverte.

—La blessure?

—Je l'ai reçue au dernier combat du Chemin des Dames. C'est pour cela que j'ai eu une permission. Je ne vous en avais pas parlé pour ne pas vous inquiéter. Du reste ce n'est qu'une écorchure.

—Montre.

Sans pudeur niase, en femme habitée à soigner les blessés, elle relevait la manche du bras droit, découvrait le pansement ou une large tache rouge s'étendant à mesure.

Emue, elle toucha du bout des lèvres le linge de gloire.

—C'est là que je t'ai fait mal, ce matin. Pourquoi n'as-tu rien dit?

Il sourit.

—Cela n'en valait pas la peine. Ils poursuivaient leurs recherches et s'enfonçaient dans le petit bois, où des troncs calcinés s'élevaient comme des squelettes de supplices, mais la généreuse nature avait déjà voulu panser les plaies que la méchanceté des hommes lui avait faites et de partout surgissaient des verdure, partout se balançaient des jeunes rameaux, partout s'entre-croisaient des viornes pour vitier et cacher la sauvagerie de l'ennemi. Ils s'avancèrent dans cette splendeur de renouvellement avec la sensation qu'ils rentraient sur la terre gauloise, qu'ils l'aimaient mieux pour la retrouver meurtrie, mais toujours patelle.

Soudain, tous deux ensemble, jetèrent un cri sourd. Ils étaient arrivés à l'extrémité du petit parc et devant eux s'étendait la terre marécageuse avec ses champs où des habitants s'évertuaient à remuer la terre pour la cultiver, où déjà des charnières creusaient le sol en vue des maisons latrines. Jacques dit: —Vois-tu, vois-tu? Ils avaient établi là une tranchée, ils l'avaient défendue avec leurs sarrasins barbares.

Elle s'écria: —Ah! quel miracle! Que c'est beau!

Le long des fils des roses grimpaient; leurs tiges s'accrochaient aux tuteurs homicides et, recroquevillées, vigoureuses, s'incrustaient dans l'archal, s'enroulaient dans les laibous, s'épanouissaient dans les nœuds du cuivre, s'épanouissaient dans cette barricade embaumée. Des trémières, des alées, des niels, avaient poussé là selon le hasard des graines et du vent. Mais une dominait toutes les autres et se dressait orgueilleuse, c'était la plus belle de toutes, la rose-France, teinte de ce rouge pâle et presque évanescence qui est comme le sang que perdrait une fleur.

—Oh! qu'elle est belle, celle-là. Elle se haussait sur ses petits pieds, tachait d'atteindre la plante symbolique, mais elle trébuchait et ses mains instinctives s'égarèrent vers la muraille bariolée qui formait cette haie de roses. Il saisit les doigts prêts à s'appuyer.

—Prends garde. Ce sont des fils garnis de piquants qui pourraient te blesser.

La cloche annonçant le repas sonna dans le lointain.

—C'est le déjeuner. Il faut rentrer. Nous serions grondés.

—Elle est bien belle, pourtant. Comme un enfant, Frédérique tendait encore le désir de sa main vers la pourpre légère. Il dit, la consolant de père à bébé.

UN RECORD D'INSOMNIE

A tous les sports connus, une société qui s'est fondée récemment à Trieste vient d'en ajouter un inédit: celui de l'insomnie.

La vie est si fiévreuse de nos jours que certaines gens estiment nécessaire d'empêcher sur le sommeil pour allonger leur activité. Ce n'est cependant pas le cas des originaux de Trieste, qui ont organisé un grand concours dont le prix était destiné à celui qui pourrait tenir le plus longtemps sans dormir.

Les participants du concours n'étaient en rien des "businessmen" mais de jeunes fils de famille, habitués au farniente et au confort des appartements luxueux.

La salle où le concours eut lieu avait été installée en conséquence. Rien n'y manquait: fauteuils, canapés, lits de repos, etc.

Dès les premières vingt-quatre heures, il se produisit des défaillances. Au troisième jour, il ne restait plus qu'un très petit nombre d'éveillés. Le matin du quatrième jour, on n'en comptait plus que